

Le cheval, ce vieux complice

Voilà trente ans que Jean-Luc Mayor murmure aux oreilles des chevaux, ses amis, ses frères. Une vocation nourrie de références américaines et longtemps contrariée, que le Veveysan réalise pleinement depuis presque quatre ans, à Bossonnens. Sa philosophie? La patience, la compréhension, le respect.



Aujourd'hui conquis par Jean-Luc Mayor, Oued, un Barbe (berbère) de treize ans, était intraitable il y a six mois

Des percherons, des appaloosas, des franches-montagnes, des akhal téké, des trotteurs. Naseaux fumants dans la grisaille, une petite vingtaine de chevaux arpentent paisiblement le modeste hectare qui leur sert d'enclos, à Bossonnens. Dans cette école d'équitation, baptisée «Cheval mon ami», pas ou peu de séjours en box. Question de philosophie. «Un cheval évolue toujours en troupeau. C'est son élément, explique Jean-Luc Mayor, le maître des lieux. Pourquoi le confiner seul dans une stalle? Trop souvent, le box prolonge l'égoïsme du cavalier: son cheval, sa chose, donc sa boîte...»

Depuis son enfance, Jean-Luc Mayor cultive un tout autre esprit. Il s'efforce de mieux comprendre et respecter les chevaux, pour gagner leur complicité. Né à Vevey en janvier 1963, il a découvert l'équitation avec un oncle, aux Chevalleyres. «J'ai appris sur le tas, précise-t-il. Les quelques cours que j'ai suivis m'ont vite déçu: toujours la force et la contrainte.»

A dix ans, il a trouvé ses maîtres. Paul Geiser et la monte américaine d'abord, puis le virtuose portugais Nuno Oliveira. «C'était fascinant. Ils conduisaient leur monture avec une décontraction extraordinaire, presque sans bride, et le cheval suivait comme par jeu.» Aujourd'hui, le Veveysan accomplit régulièrement des démonstrations de monte sans bride, «cheval nu». «Mais j'apprends encore», lance-t-il aussitôt. Il vient ainsi de rencontrer le Français Frédéric Pignon, qui travaille avec trois étalons lusitaniens en totale liberté, «comme un chef d'orchestre». «Sans attache, les chevaux peuvent se dérober aux ordres à chaque instant. Il faut constamment se remettre en question, approfondir ses connaissances et ses intuitions.»

Des années durant, le jeune Jean-Luc Mayor consacre donc ses week-ends et ses vacances à élaborer sa propre méthode, au manège de La Tour-de-Peilz, puis à Renens. Mais pas question de devenir palefrenier-écuyer: ses parents regardent d'un mauvais œil ce métier sans perspectives. Bon gré mal gré, l'adolescent opte pour un apprentissage de photographe dans un studio lausannois. Au programme: publicités et portraits. Pour son plaisir, il photographie... des chevaux. Du temps perdu? «Ça m'a appris à observer», réfute l'intéressé.

Le cheval des Nez-Percés

Son apprentissage terminé, Jean-Luc Mayor entre au manège de Noville (VD) comme palefrenier. Pas pour longtemps, puisque l'établissement ferme, faute de ressources. Le palefrenier se retrouve vendeur d'appareils photo dans une grande surface. Mais entre temps,

il aura rencontré le dessinateur Claude de Ribapierre, alias Derib – le père de Buddy Longway et de Yakari. Bientôt amis, les deux compères décident d'acheter des appaloosas, le cheval des Indiens Nez-Percés. «Mon enfance a été bercée d'histoires d'Indiens, de trappeurs, de grands espaces et de westerns», justifie Jean-Luc Mayor qui, dit-on, a marqué de son empreinte le récent album du dessinateur.

500 têtes à convoier

C'était prévisible: en 1989, avec un ami d'enfance, le cavalier s'envole pour un mois vers l'Idaho, pays des Nez-Percés. Les «Cosaques du continent» l'accueillent et l'initient à leur culture équestre. Mais ce n'est pas tout. Au détour d'une route poussiéreuse du Montana, les Suisses tombent sur un troupeau de vaches poussé par un cow-boy pur souche. Embauchés, les veinards passent quatre jours à convoier des troupeaux de 500 têtes à travers l'immensité, sans voir la moindre clôture. Et toute une journée à débusquer un taureau, en compagnie d'un cow-boy qui murmure, ou plutôt marmonne sans relâche aux oreilles de sa monture. «On n'a jamais retrouvé le taureau!»

Pour le Veveysan, le voyage a des allures de confirmation. Mais le retour est rude: «A l'aéroport de Genève, il a fallu tomber le stetson: on nous regardait comme des bêtes curieuses. Ici, la monte américaine est considérée comme une amusette.» Qu'importe. Le cavalier troque son chapeau pour une casquette, éternellement vissée sur son crâne. Pas pour la frime: «La visière permet de cacher son regard. Pour le cheval, c'est un geste de paix, une invitation à s'approcher.»

La force en dérouté

De retour au bercail, Jean-Luc Mayor retrouve son quotidien, les petits boulots de vendeur, d'agent de sécurité, d'assureur, de chauffeur de trolley. Il monte toujours, conseille, secourt les cavaliers au désespoir (voir ci-contre). Jusqu'à ce qu'un maréchal-ferrant lui signale l'existence d'un rural à louer du côté de Bossonnens, en 1999.

Aujourd'hui équipée d'un couvert, l'installation aura permis à Jean-Luc Mayor d'enseigner les bases de l'équitation à plus de 300 cavaliers en trois ans. «"Cheval mon ami" tourne à plein régime, mais le fourrage et les charges avalent presque tout, confie-t-il. J'aimerais agrandir, engager un ouvrier.» D'autant que le créneau a un avenir. «Le cheval se démocratise depuis une dizaine d'années et séduit de plus en plus de femmes. Elles sont en rupture avec l'esprit viril et militaire, volontiers dominateur, qui prévalait en équitation. Elles aiment comprendre.»

L'écoute et le dialogue

Si Jean-Luc Mayor passe la moitié de son temps à dispenser des cours, il accueille chaque mois deux à quatre chevaux «à problème». Des équidés agressifs, qui «embarquent» ou bousculent leurs cavaliers, ou que l'idée de monter dans un van affole. «Ce ne sont pas forcément des chevaux maltraités, précise-t-il. Certains ont leur caractère et beaucoup souffrent d'un mauvais débouillage. Sur ce plan, les vendeurs de chevaux ne sont pas toujours très honnêtes.»

Mais un cheval perturbé cache souvent un cavalier en crise. «Beaucoup ne maîtrisent pas les bases les plus élémentaires, ont des problèmes d'assiette, vont à l'encontre des mouvements du cheval ou tentent tout simplement de s'imposer par la force.» Sans compter les vieux réflexes qui se réveillent en situation de crise:

«Souvent, les cavaliers adoptent sans le savoir des attitudes que le cheval perçoit comme celles d'un prédateur – jambes crispées sur son dos ou regard frontal.»

Arrivé à Bossonnens, un cheval à problème subit un travail d'un mois environ.

«Durant les quinze premiers jours, je m'efforce de le réconcilier avec les humains, sans la moindre violence et d'abord sans le monter. Puis j'enseigne ma méthode au cavalier, pour qu'il apprenne à décrypter le comportement de son cheval et à communiquer avec lui dans son langage, par la gestuelle, par l'expression du visage.»

La méthode séduit. Récemment, deux disciples, Catherine Azad et Frédéric Gonseth, ont ainsi consacré un film documentaire au travail de leur maître. Mais certains abandonnent: «C'est que je demande au cavalier de rechercher des solutions par lui-même, de s'investir. Certaines personnes préfèrent un encadrement plus directif.»

www.chevalmonami.ch